

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

XVI

LE PRINCE DE...

Les deux jeunes gens mirent le fer à la main. La disproportion était inouïe. A peine si l'adversaire du prince Hercule avait touché un fleuret trois fois dans sa vie, tandis que le prince Hercule, qui avait fait de l'escrime son délassement favori, maniait son épée avec une grâce et une précision qui ne permettaient pas de douter un seul instant que toutes les chances ne fussent en sa faveur.

Mais, à la première passe et contre toute attente, le prince Hercule fut enfilé de part en part, et tomba sans même jeter un cri.

Le médecin accourut le prince était mort; l'épée de son adversaire lui avait traversé le cœur.

Le jeune prince voulut continuer le combat; il arracha l'épée des mains de son frère et somma son meurtrier de croiser le fer à son tour avec lui; mais le docteur et le second témoin se jetèrent entre eux, déclarèrent qu'ils ne permettraient pas une pareille infraction aux lois du duel, si bien que force fut au principino de se rendre à leurs raisons, quelque envie qu'il eût de venger son frère.

On le ramena chez lui désespéré, quoique ce fatal événement doublât sa fortune.

Le vieux prince qui vivait fort retiré dans son château de la Capitana, apprit la mort de son fils aîné le lendemain du jour où il avait expiré. Comme il l'avait toujours fort aimé, et que cette nouvelle lui avait été annoncée sans précaution aucune, elle le frappa d'un coup aussi douloureux qu'inattendu. Le jour même il se mit au lit; le surlendemain, il était mort.

Le principino se trouva donc le chef de la famille, et maître, à vingt et un ans, d'une fortune de huit millions.

XVII

LE COMBAT

La douleur du prince fut grande; aussi résolut-il de voyager pour se distraire.

Il y avait justement dans le port une frégate française qui s'appretait à faire voile pour Toulon; le prince demanda une recommandation pour le capitaine et obtint le passage.

Des amis du capitaine lui avaient bien dit, lorsqu'ils avaient

appris que le prince de... allait s'embarquer à son bord, quel était le compagnon de voyage que sa mauvaise fortune lui envoyait; mais le capitaine était un de ces vieux loups de mer qui ne croient ni à Dieu ni au diable, et il n'avait fait que rire des susceptibilités de ses amis.

Toutes les chances étaient pour une heureuse traversée: le temps était magnifique; la flotte anglaise sous les ordres de Foote, croisait du côté de Corfou; Nelson vivait joyeusement à Palerme auprès de la belle Emma Lyonna; le capitaine partit, fier comme un conquérant qui court à la recherche d'un monde.

Tout allait bien depuis deux jours et deux nuits, lorsqu'en se réveillant le troisième jour, à la hauteur de Livourne, le capitaine entendit crier par le matelot en vigie:

—Voile à tribord!

Le capitaine monta aussitôt sur le pont avec sa longue-vue et braqua l'instrument sur objet désigné. Au premier coup d'œil, il reconnut une frégate de dix canons plus forte que la sienne, et, à certains détails de sa construction, il crut être certain qu'elle était anglaise.

Mais dix canons de plus ou de moins étaient une misère pour un vieux requin comme le capitaine; il ordonna à l'équipage de se tenir prêt à tout hasard, et continua d'examiner le bâtiment. Il manœuvrait évidemment pour se rapprocher de la frégate; le capitaine, qui aimait fort ce que les marins appelle le jeu de boules, résolut de lui épargner la moitié du chemin et mit le cap droit sur le navire ennemi.

Dans ce moment, le matelot en vigie cria:

—Voile à bâbord!

Le capitaine se retourna, braqua sa lunette sur l'autre horizon, et vit un second bâtiment qui, sortant majestueusement du port de Livourne, s'avancait de son côté avec l'intention évidente de faire sa partie. Le capitaine l'examina d'une façon toute particulière, et il reconnut un vaisseau de ligne de première force.

—Oh! oh! murmura-t-il, trois rangées de dents à droite et deux à gauche, cela fait cinq. Nous avons affaire à trop fortes machoires.

Et aussitôt, demandant son porte-voix, il donna l'ordre de se diriger sur Bastia et de couvrir la frégate d'autant de voiles qu'elle en pourrait porter. Alors, on vit se déployer comme autant d'étendards

les légères bonnettes, et le bâtiment cédant à l'impulsion nouvelle que lui imprimait ce surcroît de toile, s'inclina doucement et fendit la mer avec une nouvelle vigueur.

Le prince de... était sur le pont et avait suivi tous ces mouvements avec un intérêt et une curiosité extrêmes. Il était brave et ne craignait pas un combat; cependant, en voyant les deux bâtiments auxquels le capitaine allait avoir affaire, il comprit qu'il n'y avait d'autre salut pour la frégate que de prendre chasse et de tailler les plus longues croupières qu'elle pourrait à ses ennemis.

Heureusement, le vent était bon. Aussi la frégate, qui n'avait qu'une ligne droite à suivre, tandis que les deux autres bâtiments suivaient la diagonale, gagnait-elle visiblement sur les Anglais. Le prince comprit parfaitement ce langage, et s'approchant du capitaine, qui jusque-là avait tenu le porte-voix en main, commença à le laisser pendre négligemment à son petit doigt et à siffloter la *Marsellaise* ce qui voulait dire clairement: *Enfants M.M. les Anglais!* Le capitaine en se frottant les mains, et avec ce sourire qui lui était habituel:

—Et bien, capitaine, dit-il, nous avons donc de meilleurs jambes qu'eux?

—Oui, oui, dit le capitaine; et, si ce vent-là dure, nous les aurons bientôt laissés à une telle distance, que nous ne les entendrons plus aboyer.

—Oh! il durera, dit le prince en fixant ses gros yeux vers le point de l'horizon d'où venait la brise.

—Ohé! capitaine, cria le matelot en vigie.

—Eh bien?

—Le vent saute de l'est au nord.

—Mille tonnerres! s'écria le capitaine, nous sommes flambés!

En effet, une bouffée de mistral, passant aussitôt à travers les agrès, confirma ce que venait de dire le matelot. Cependant ce pouvait n'être qu'une saute de vent accidentelle. Le capitaine attendit donc quelques minutes encore avant de prendre un parti; mais, au bout d'un instant, il n'y avait plus de doute, le vent était fixé au nord.

Cette impulsion nouvelle fut éprouvée à la fois par les trois bâtiments; le vaisseau à trois ponts en profita pour prendre l'avance et couper à la frégate française la route de la Corse. Quand à la frégate anglaise, elle se mit à courir des bordées afin de ne pas s'éloigner, ne pouvant plus se rapprocher directement.

Le capitaine était homme de tête; il prit à l'instant même une résolution décisive et hardie: c'était de marcher droit sur le plus faible des deux bâtiments, de l'attaquer corps à corps et de le prendre à l'abordage avant que le vaisseau de ligne eût pu venir à son secours.

En conséquence, la manœuvre nécessaire fut ordonnée, et le tambour battit le branle-bras du combat.

On était si près de la frégate anglaise, que l'on entendait son tambour qui répondait à notre défi.

De son côté, le vaisseau de ligne, comprenant notre intention, mit toutes voiles dehors et gouverna droit sur nous.

Les trois bâtiments paraissaient donc échelonnés sur une seule ligne et avaient l'air de suivre le même chemin; seulement, ils étaient distancés à différents intervalles. Ainsi, la frégate française, qui se trouvait tenir le milieu, était à un quart de lieue à peine de la frégate anglaise, et à plus de deux lieues à peine de la frégate anglaise, et à plus de deux lieues du vaisseau de ligne.

Bientôt cette distance diminua encore: car la frégate anglaise, devinant l'intention de son ennemie, ne conserva que les voiles strictement nécessaires à la manœuvre, et attendit le choc dont elle était menacée.

Le capitaine français, voyant que le moment de l'action approchait, invitait le prince à descendre à fond de cale, ou du moins à se retirer dans sa cabine. Mais le prince, qui n'avait jamais vu de combat naval et qui désirait profiter de l'occasion, demanda à demeurer sur le pont, promettant de rester appuyé au mât de misaine et de ne gêner en rien la manœuvre. Le capitaine, qui aimait les braves de quelque pays qu'ils fussent, lui accorda sa demande.

On continua de s'avancer; mais, à peine eut-on fait la valeur d'une centaine de pas, qu'un petit nuage blanc apparut à bord de la frégate anglaise, puis on vit ricocher un boulet à quelques toises de la frégate française, puis on entendit le coup, puis enfin on vit la légère vapeur produite par l'explosion monter en s'affaiblissant et disparaître à travers la mâture, pousser qu'elle était par le vent qui venait de France.

La partie était engagée par l'orgueilleuse fille de la Grande-Bretagne, qui, provoquée la première par le son du tambour, avait voulu répondre la première par le son du